



CLASSIQUES
GARNIER

ANTOINE-MAHUT (Delphine), ARTIGAS-MENANT (Geneviève), LABIB (Abdelaziz), MOREAU (Pierre-François), QUINTILI (Paolo), SEGUIN (Maria Susana), STANCATI (Claudia), TERADA (Motoichi), « Hommages à Olivier Bloch (1930-2021) », *La Lettre clandestine* n° 30, 2022, *Émilie Du Châtelet et la littérature philosophique clandestine*, p. 267-288

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13258-5.p.0267](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13258-5.p.0267)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2022. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

HOMMAGES À OLIVIER BLOCH
(1930-2021)



Lorsque nous avons appris, le 18 novembre dernier, la disparition d'Olivier Bloch, nous avons tous été saisis d'une grande émotion. *La Lettre clandestine* perdait l'un de ses fondateurs, la recherche sur la littérature philosophique clandestine l'un de ses maîtres. Nous perdions aussi un collègue et un ami.

Bien évidemment, notre revue se devait de rendre un hommage appuyé à l'homme et au chercheur qui avait contribué à ouvrir les recherches systématiques sur le corpus clandestin. Mais notre surprise fut grande quand, à peine quelques jours après sa disparition, nous avons commencé à recevoir, de manière spontanée, les témoignages d'anciens étudiants, d'anciens collègues, d'amis de toujours, qui, chacun à sa manière, voulait se souvenir de la relation intellectuelle et personnelle qu'ils avaient pu tisser avec Olivier Bloch au cours des années et rendre hommage à l'héritage scientifique qu'il avait laissé à toute une génération de chercheurs. Nous avons donc décidé de réunir ces témoignages dans un dossier spécial, que nous publions ici, et qui, rompant sans doute avec la tradition de l'hommage académique, rendent mieux compte de ce qu'Olivier Bloch a pu représenter pour tous ceux qui ont eu la chance de travailler avec lui.

Qu'il me soit donc permis de saluer ici le souvenir de l'enseignant rigoureux, exigeant mais bienveillant que j'ai pu rencontrer à la fin de sa carrière, alors que moi-même je commençais ma thèse et que je m'initiais à l'univers de la clandestinité philosophique dans le cadre de son séminaire de recherche. C'est bien des années plus tard que j'ai appris à le connaître, lors des réunions régulières du comité scientifique de *La Lettre clandestine*, et surtout après, quand, diminué physiquement par sa santé, nous communiquions régulièrement autour des activités scientifiques de notre équipe. Il aimait recevoir les nouvelles de nos réunions et de nos journées d'étude, auxquelles il espérait chaque année pouvoir participer et dont je lui rendais compte systématiquement ; il m'envoyait ses commentaires sur les derniers numéros de la revue, relisait avec intérêt et bienveillance certains de mes articles, proposait des sujets pour nos rencontres et se réjouissait de l'avancée de nos projets, même s'il savait qu'il ne pourrait pas y participer. Je garde précieusement désormais ces messages dans lesquels il me racontait la préparation de son *Anthologie des textes matérialistes d'Aristote à Marx* (Paris, Agora 2019), l'idée d'un prochain article sur Molière, la découverte qu'il croyait avoir faite à

propos d'Abraham Gaultier (et qu'il n'aura pas eu le temps d'écrire). C'est là aussi que j'ai découvert, derrière le savant, l'homme attentionné et généreux, passionné de la vie dans ce qu'elle peut donner de plus simple, comme le pelage des chats qu'il aimait tant, ces « animaux insurpassables et indispensables » dont nous aimions parler librement...

Maria Susana SEGUIN

MATIÈRES À TRAVAILLER

Entre 1992 et 1996, de la licence à l'agrégation, j'ai suivi et validé, à l'Université de Paris I, à peu près tous les cours et séminaires d'Olivier Bloch. Il a en outre co-dirigé, avec Pierre-François Moreau, mes mémoires de maîtrise et de DEA. Nous nous sommes ensuite, parfois, retrouvés dans des manifestations scientifiques, notamment lors du colloque international sur Descartes et le matérialisme organisé à l'UQAM au printemps 2008 par Josiane Boulad-Ayoub et Alexandra Torero-Ibad. Durant une bonne vingtaine d'années, nous avons, par intermittences, échangé quelques articles. C'est durant le « grand confinement », en relisant *Matières à histoires* (entre autres) et en discutant la méthodologie et les résultats de cet article sur lequel il n'a eu de cesse de revenir au cours de sa carrière, « Marx, Renouvier et l'histoire du matérialisme » (1977)¹, que j'ai réalisé à quel point Olivier Bloch avait laissé une empreinte essentielle et durable dans l'université française. C'est de cela que je souhaite témoigner ici, en soulignant *trois dimensions essentielles de son travail*.

Premièrement, Olivier Bloch a travaillé l'institution philosophique de l'intérieur. Il ne s'est pas contenté de montrer comment la tradition spiritualiste héritée de Victor Cousin avait occulté les philosophes matérialistes de l'histoire officielle de la philosophie moderne. Il a, en outre, fait exister matériellement et institutionnellement ces corpus. Avec Olivier Bloch, les philosophies sceptiques (en commençant par sa

1 *Matière à histoires*, Paris, Vrin 1997, p. 384-441.

thèse sur Gassendi), libertines et clandestines, ont conquis leur place dans les programmes d'enseignement de la Sorbonne et renouvelé en profondeur les représentations communes de la philosophie elle-même, de ses supports, de ses thèses et de ses acteurs passés et présents. Il n'est donc plus possible aujourd'hui d'affirmer que les corpus et pensées sceptique ou clandestine ne sont pas philosophiques.

Deuxièmement, Olivier Bloch nous a donné des méthodes de travail sur des matériaux. En montrant, par exemple, que le copié-collé caractéristique de certains manuscrits clandestins pastiche et détourne une pratique patristique commune ; en renouvelant de ce fait nos représentations topiques de ce que c'est qu'être un « auteur » à l'époque moderne ; en mettant au jour l'importance des médiations éditoriales, scolaires et historiographiques, mais aussi, des copies et traductions dans la fixation des normes canoniques ; ou bien encore, en insistant sur l'impact des réseaux et transferts intellectuels et culturels dans l'élaboration, l'évolution et les réceptions des philosophies, Olivier Bloch a modifié notre compréhension des « grandes » philosophies et des étiquettes qui, depuis le dix-neuvième siècle surtout, structuraient plus ou moins consciemment la façon dont elles nous parvenaient. Il n'est donc plus possible de soutenir aujourd'hui que la philosophie se réduit à une métaphysique « pure », qu'il existe des « philosophies nationales », ou que l'écriture de l'histoire de la philosophie peut se satisfaire d'antagonismes stricts et d'exclusions réciproques.

Troisièmement et enfin, Olivier Bloch nous a mis collectivement au travail. Ce qui m'a le plus étonnée lorsque je suis arrivée dans son séminaire consacré aux manuscrits philosophiques clandestins, ne fut pas seulement de découvrir l'ampleur, l'interdisciplinarité et la collégialité du programme de recension de ces manuscrits dans toutes les bibliothèques d'Europe. Ce ne fut pas non plus, seulement, d'être initiée à la philologie voire à la calligraphie, à l'interprétation des différences les plus minimes entre différentes copies d'un même texte, aux techniques d'identification du ou des auteurs d'un manuscrit et de ses copies. Ce fut, surtout, d'y être moi-même associée, alors que je n'étais qu'en licence, et de me voir confier l'élaboration de la fiche d'une copie de la *Lettre l'Hippocrate à Damagète* figurant à la Bibliothèque Mazarine, en guise de travail de validation. Pour les étudiantes et les étudiants, Olivier Bloch n'était pas seulement quelqu'un qui montrait ce qu'il

fallait faire et comment on le faisait. C'était aussi quelqu'un qui, ensuite, faisait faire et laissait faire, bref, qui nous apprenait à travailler concrètement et matériellement. Justement parce que le développement considérable de ce travail collectif a entraîné la numérisation et la mise à disposition de tous de nombreux manuscrits, il n'est donc plus possible aujourd'hui de concevoir un travail rigoureux de la preuve sans développer, en soi et chez les autres, ce sens du travail en équipe et de première main.

J'ai vu Olivier Bloch pour la dernière fois lors d'une réunion du comité scientifique de la *Lettre Clandestine*, à l'issue de laquelle il nous a dit à tous, très simplement et avant de partir, ces paroles que je tente de reconstituer le plus fidèlement possible, parce qu'elles nous en disent aussi beaucoup sur l'homme : « C'est la dernière fois que vous me voyez. Je ne viendrai plus aux réunions car mon état physique ne me le permet plus. Au revoir ».

Delphine ANTOINE-MAHUT
IHRIM – ENS de Lyon

LE MAÎTRE DES ÉTUDES INTERNATIONALES SUR LA PENSÉE CLANDESTINE

Olivier Bloch a été l'initiateur du développement des études sur les manuscrits philosophiques clandestins dans le monde. Après avoir été un des membres fondateurs de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Paris XII-Val de Marne², où il dirigeait le département de philosophie depuis la rentrée 1970, Olivier Bloch n'était pas plus tôt nommé à l'Université Paris I qu'il organisait une « Table ronde sur le matérialisme du xviii^e siècle et la littérature clandestine », qui, « pendant deux journées de printemps de 1980, rassembla soixante-dix spécialistes venus de France et d'un peu partout dans le monde, pour entendre une vingtaine de communications sur le matérialisme

2 Aujourd'hui Université Paris-Est-Créteil.

et la littérature clandestine au XVIII^e siècle, et en débattre avec vivacité souvent, parfois avec passion³ ».

Cet événement international a déclenché une véritable révolution dans les études sur « des milliers de feuillets formant des centaines de copies manuscrites de traités hétérodoxes, une centaine de titres en tout, répandus dans les bibliothèques de France, d'Europe, voire d'Amérique⁴ ». Jusque-là, depuis l'article fondateur de Gustave Lanson dans la *RHLF*⁵ et sa continuation dans le « livre mémorable de Ira O. Wade⁶ », quelques travaux partiels avaient été réalisés ici et là. Aucun intérêt collectif pour le sujet ne s'était manifesté, aucune vue d'ensemble sur cet immense chantier ne proposait des repères pour l'aborder. Cette rencontre était inespérée pour les chercheurs solitaires dispersés dans le monde, lancés sur un sujet dont ils se demandaient parfois s'il existait vraiment, sujet à la marge de la littérature, de la philosophie et de l'histoire, sujet jugé au mieux comme secondaire, en l'absence de tout enseignement universitaire. Après ces deux jours mémorables, non seulement le sujet existait, mais il était validé par une communauté scientifique extraordinairement diverse, par ses interrogations autant que par ses certitudes, par la conviction que le corpus envisagé jetait de « nouvelles lumières sur la production intellectuelle du XVIII^e siècle », sans ignorer « la complexité des problèmes ainsi posés⁷ ».

La principale difficulté tenait au progrès même de la recherche. Des trente-cinq titres signalés par Lanson en 1912, on était passé à cent deux titres répertoriés par Wade en 1938, et à cent trente dans la liste fournie par Miguel Benítez en 1980⁸. À cette explosion numérique s'ajoutait la diversité des versions découvertes sous un même titre. C'est cette double particularité du corpus qui a suscité la création, en 1986, d'un Comité d'initiative pour l'Inventaire des manuscrits philosophiques clandestins

3 Olivier Bloch, « Avant-propos » à O. Bloch (dir.), *Le Matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine*, Actes de la Table ronde des 6 et 7 juin 1980, Paris, Vrin, 1982, p. [7]. Désormais cité : Avant-propos.

4 *Ibid.*

5 Gustave Lanson, « Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France », *RHLF*, 1912, p. 4-28, 409-429.

6 Avant-propos, p. [7]. Ira O. Wade, *Clandestine Organization and Diffusion of Philosophic Ideas in France from 1700 to 1750*, Princeton, Princeton University Press, 1938.

7 Avant-propos, p. [7].

8 Miguel Benítez, « Liste et localisation des traités clandestins », *Le Matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine*, *op. cit.*, p. 17-25.

des XVII^e et XVIII^e siècles, dont faisait partie Olivier Bloch⁹. Et c'est lui qui a fondé, en 1987 à Paris, l'équipe de l'Inventaire des manuscrits philosophiques clandestins, co-dirigée par Françoise Weil, directeur de la Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et composée de chercheurs et d'enseignants-chercheurs en histoire, littérature et philosophie, ainsi que de conservateurs des bibliothèques.

De 1990 à 1995, Olivier Bloch a animé, à l'Université Paris I, un séminaire mensuel, lieu de rencontre de l'équipe. Pendant ces cinq années, un public nombreux, en partie composé d'étudiants étrangers venus d'Argentine, du Canada, d'Espagne, de Finlande, d'Italie, du Japon, etc. s'est réuni un samedi après-midi par mois. La motivation commune était l'approfondissement et le développement de la recherche sur la littérature philosophique clandestine de l'époque classique. C'est au cours de ces séances qu'en 1991 Olivier Bloch a lancé l'idée de publier un bulletin, *La Lettre clandestine*, qu'il a co-dirigé avec Antony McKenna de 1992 à 2000. Depuis et jusqu'à ce que sa santé le lui interdise, il a participé aux réunions du comité scientifique de ce bulletin, devenu « revue » en 1995, avec la générosité intellectuelle qui le caractérisait. Lui, le savant historien de la philosophie, le spécialiste de Gassendi, le maître mondialement reconnu des études sur le matérialisme, mettait aussi son ardeur au service des études sur la littérature philosophique clandestine des premières Lumières.

Il laissera à ses nombreux disciples et amis le souvenir d'une personnalité attachante par sa rigueur intellectuelle, par sa modestie, par son impartialité, par son amour de la beauté et de la vie malgré tout, et par la sensibilité qu'exprime sa dédicace « A Marie-Louise » de Parité de la vie et de la mort¹⁰.

Geneviève ARTIGAS-MENANT
Université Paris-Est Créteil –
CELLF 16-18

9 Constitué les 4 et 5 juin 1986 à Milan, au Centro di Studi del Pensiero filosofico del Cinquecento e del Seicento du CNR italien, composé de Miguel Benítez, Olivier Bloch, Guido Canziani, Arrigho Pacchi, Gianni Paganini, Jeroom Vercruyse.

10 *Parité de la vie et de la mort*. La Réponse du médecin Gaultier, Textes rassemblés, présentés et commentés par Olivier Bloch, Paris, Universitas / Oxford, Voltaire Foundation, 1993.

PERTE D'UN MAÎTRE

Olivier Bloch, professeur émérite d'histoire de la philosophie à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, a quitté ce monde le 18 novembre 2021 à l'âge de 91 ans. La triste nouvelle me parvint quelque peu tardivement. Recevant chez-moi Éric Puisais, un ami commun en visite à Tunis, il me l'annonça, le 3 décembre, au seuil de ma porte.

N'en déplaise à Nietzsche, l'humilité scientifique saurait aussi émaner d'un fond propre aux grandes, fortes et braves personnes (ou « âmes » pour ceux qui préfèrent ce mot). Olivier Bloch le disait à propos de lui-même : « À mon sujet, il n'y a rien à cacher, [...] faute de langage adéquat – à mon sujet, on peut tout dire : il entend tout, écoute tout, ignore la faute et la culpabilité, pour autrui, comme pour lui-même » : « entendre », « écouter », « ignorer » ! Mais qu'en est-il alors de « parler » ? Les paroles d'Olivier Bloch se faisaient très souvent avaras quand il s'agissait de lui-même comme de ses parents, de sa famille. Le qualificatif même de « philosophe » ne lui plaisait guère ou il n'y prétendait pas. Il se disait seulement « historien » de la philosophie. Mais qui, du moins en France et en Europe, saurait, mieux qu'Olivier Bloch, connaître l'histoire des matérialismes philosophiques de l'Antiquité grecque jusqu'à nos jours ? Un jour, alors que je lui rendais visite chez lui, il me demanda si Cyrano de Bergerac avait une filiation quelconque avec la pensée « libertine » ou matérialiste arabe. Comment, dans ce cas, désigner un spécialiste du « matérialisme des matérialismes » autrement que par le terme de « métaphysicien » (au sens technique) du matérialisme ou de « philosophe » tout court ? Les trois mots se trouvent dans le titre de sa grande thèse de doctorat sur « La philosophie de Gassendi – Nominalisme, matérialisme et métaphysique » qu'il a préparée sous la direction d'Henri Gouhier, cette autre grande figure de l'université française en matière de Sciences de l'Homme.

Entre 1974 et 1983, alors que j'étais étudiant à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Olivier Bloch était parmi mes nombreux professeurs : Sarah Kofman, Pierre Macherey, Catherine Clément, Étienne Balibar, Françoise Dastur, Jacques Bouveresse, Élisabeth de Fontenay,

Éric Blondel, Yvon Belaval, le sage sceptique qu'était Marcel Conche, la très combative Hélène Védrine, le grand érudit du XVIII^e siècle qu'était Jean Deprun, et quelques autres admirables professeurs dont les noms m'échappent en ce moment. Olivier Bloch empruntait un chemin fait, *tout à la fois*, de concision et de densité : anti-logomachique, sous sa plume le concept philosophique renvoie à des expériences, à des traditions intellectuelles précises, à des contextes de querelles riches en thèses problématiques et, donc, en alternatives philosophiques. À ses yeux, le *matérial-isme* ne se dissout pas dans une « matière » brute ; il n'est ni un « ceci », ni un « cela », mais une forme instruite et réfléchie, dense et raisonnée, une forme spécifique d'intelligence qui serait, *primitivement*, une perception étonnamment spirituelle de l'activité des corps ; une expression de « matérialisme enchantée » – dirait Élisabeth de Fontenay, parlant de Diderot. Lecteur d'un Marx à l'abri des marxismes vulgaires ou excessivement idéologisés, selon lui, le concret, étant une synthèse animée et raisonnée, dépasse, sous ce rapport, ses éléments empiriques constitutifs tout en leur demeurant immanent. Le matérialisme suppose d'abord « liberté de penser » et chemine en une pensée clandestine et libertine (*zandaqa* en arabo-persan). Pour s'en convaincre, il suffirait de lire la revue *La Lettre clandestine* dont Olivier Bloch était le fondateur et l'éditeur scientifique ainsi que ses textes sur Molière et la philosophie, sur l'ironique, riante, voire rieuse tension du théâtre moliéresque avec le cartésianisme.

En somme et en dehors des sciences, surtout physiques, si même le matérialisme ne s'érigait pas en monuments philosophiques visibles, néanmoins marquerait-t-il, en filigrane, de grands tournants qui, au plan de l'histoire de la philosophie, sont accoucheurs de remises en question radicales et de grandes pensées. Dans ladite histoire, il prend des formes et des expressions diverses s'y faisant lui-même plus ou moins *discret*, s'il n'est pas toutefois contraint par toutes sortes de pouvoirs hostiles, sinon à la clandestinité, du moins à une savante dissimulation. En gros, si l'on admettait telle quelle la schématique opposition tardive entre idéalisme et matérialisme, c'est l'idéalisme qui, secondé par une historiographie philosophique tendancieusement éclectique et par la censure qui entrave son adversaire, sortirait vainqueur de la bataille. La *discretion*, si le terme est à propos, semble donc commune à l'objet *pensé* et au *penseur* qu'est Olivier Bloch.

Suite à un Mémoire de Maîtrise avec Yvon Belaval (bien que souffrant) et un Mémoire de DEA avec Hélène Védrine, c'est Olivier Bloch qui, en 1980, m'accueillit chaleureusement pour diriger ma thèse de doctorat d'Histoire de la philosophie, dont le sujet portait sur les philosophes des Lumières, dits « utopiques ». Je suivais déjà, assidûment, son séminaire sur l'histoire du matérialisme (au 13 rue du Four à Paris).

Je dus consulter d'abord l'incontournable Jean Deprun. Nous fûmes vite tombés d'accord : son « purisme » linguistique et philosophico-musical (le fameux *ré mineur* ramiste et mozartien dans sa thèse sur l'inquiétude) et sa répugnance pour la « *chose politique* » firent basculer mon choix du côté de Bloch. L'ami Jean Deprun me réserverait, selon ses propres mots, ses « salves » pour le jour de la soutenance ! Cela dit, trois jours avant ce rendez-vous scientifique, fixé pour le 21 mars 1983, remettant à Deprun un errata long de plusieurs pages, il saisit l'occasion pour m'opposer, aimablement, une sérieuse objection qui tenait, pour l'essentiel, aux lignes de démarcations, plus ou moins fines, entre les textes et mes propres commentaires. Ensuite, jetant un regard sur les errata, Jean Deprun me répliqua à peu près dans ces mots : « c'est un honneur pour nous que vous écriviez dans notre langue ; mais je vous jugerai comme je jugerai un national », en ajoutant : « vous avez bien fait de me les remettre... dimanche, je vais *relire* votre thèse pour me préparer contre vous... mais dormez bien, car le lundi vous dormirez bien sur vos deux oreilles ». En quittant le bureau de Jean Deprun, je me demandai si c'était le signe d'une boutade, d'une plaisanterie ou bien celui d'une réelle sympathie. Je ne le sais toujours pas aujourd'hui. En tous cas, venant d'un spécialiste des anti-Lumières, d'un philosophe de l'inquiétude, ces mots ne pouvaient qu'encore me rassurer. Des années plus tard, Bloch me dit : « parmi les érudits, il n'y en a pas trois dans le monde qui connaissent le XVIII^e siècle mieux que Jean Deprun ».

Dans le labeur, une vraie amitié s'était tissée entre Olivier Bloch et moi. Et, plus tard, en 1997, il participera au Jury de mon Habilitation à Tunis. Pour cette occasion, il se fera accompagner de son épouse Marie-Louise Bloch, professeur agrégée de Lettres classiques. J'ai appris à connaître plus tard leurs enfants, Isabelle et Jérôme.

Tout au long d'une vingtaine d'années, Olivier Bloch n'aura pas hésité à se déplacer à Tunis afin de participer à des colloques ou donner généreusement des cours à mes étudiants de 3^e cycle. Et, pour chaque

occasion, il ne se répétait pas, ne reprenait pas un thème précédemment abordé à Tunis ! Tout au contraire, il avançait, dans certaines occasions, des thèses complexes et nouvelles devant un public de jeunes doctorants plus ou moins avertis de l'objet qu'il traitait. C'est ainsi que lors d'un séminaire de formation tenu loin de Tunis, dans l'oasis de Tozeur, entretenant des doctorants sur l'histoire de la pensée à l'âge des Lumières, il s'interrogea sur quelques-unes des thèses de Jonathan I. Israel, en montrant les décalages et les écarts qui s'expriment au sein d'un seul et même « courant », qu'il soit radical, modéré, ou autre. Car, chez un même auteur du XVIII^e siècle, le radicalisme sur un plan précis fait bon ménage avec la modération, voire avec le conservatisme sur un autre. Les illustrations ne manquèrent pas, évidemment, à Olivier Bloch. À l'auditoire de juger si certaines classifications fermes, celles de radical et de modéré, sont consistantes ou non. Une fois, il fut comme frappé par l'exposé d'une étudiante qui faisait à peine ses premiers pas dans la recherche. Son commentaire fut bref : « je voudrais être, si possible, au courant de vos travaux ultérieurs ». Son intuition était fort juste : l'étudiante concernée soutiendrait, à Tunis, un très remarquable Mémoire de DEA sur la négativité chez Hegel et ensuite une thèse sur Hegel et Heidegger.

C'est environ à la fin des années 1990 qu'Olivier Bloch, partit à la retraite en qualité de Professeur Émérite. Jean Salem, son ex-étudiant en thèse, lui succéda dans la direction du Centre de Recherche sur l'Histoire des Systèmes de Pensée Moderne. C'est Olivier Bloch qui m'informa, le premier, que Jean Salem n'était autre que le fils d'Henri Alleg (le grand militant pour l'indépendance de l'Algérie et l'auteur du célèbre livre *La Question*, adapté au cinéma). Cette *discretion* de Jean Salem témoignait déjà d'un sens profond du sacrifice et d'une grande éthique académique.

Olivier Bloch ne cessait de travailler et d'écrire. Entre autres, il a organisé un séminaire s'étendant sur plusieurs années autour de *l'idée de révolution*. J'ai pu y prendre part, une fois à Paris, une autre à Chauvigny. Il publia, en 2009, les Actes du séminaire : *L'idée de révolution : quelle place lui faire au XXI^e siècle ?* (Publications de la Sorbonne), c'est-à-dire deux ans environ avant l'amorce du printemps arabe. La raison ou, mieux encore, une intuition élaborée théoriquement et mise en perspective, coïncide avec l'événement historique. Coïncidence sans prévision, ni

incarnation. Quant à ma contribution dans l'ouvrage collectif, elle avait comme titre « Utopie et révolution ».

Or Olivier ne transmettait pas à ses étudiants simplement des connaissances, mais aussi une posture intellectuelle, une éthique du savoir, une vision de la vie et du monde, une histoire de soi peu ou prou silencieuse, presque muette. C'est ainsi que, seulement un quart de siècle après notre première rencontre, après une longue période de collaboration enrichie par une amitié respectueuse et une proximité « familiale » et, *surtout*, après son départ à la retraite, que – regardant dans un CV qu'il m'a envoyé à l'occasion d'une invitation académique à Tunis – mes yeux tombèrent sur cette ligne : « né de parents avocats morts à Auschwitz ». Un choc frissonnant parcourut tout mon corps. Je n'osais pas poser directement la moindre question à Olivier Bloch. Auparavant, tout ce que je savais sur ses parents, militants antifascistes, c'est leur séjour, avant la seconde guerre mondiale, à « Saint-Germain » dans la banlieue sud de Tunis (l'actuelle petite ville d'Ezzahra). Et, c'est précisément à l'occasion d'une promenade avec lui sur la plage de cette localité où – par coïncidence – je résidais pour un temps, qu'il m'a dit que ses parents, Odette et René, y séjournèrent au courant des années trente. Et c'est, plus tard, à l'occasion d'une rencontre à Heidelberg que j'ai demandé à son fils Jérôme, diplomate culturel, agrégé d'Histoire et talentueux pianiste, pourquoi Olivier se taisait au sujet de cette tragédie. Il me répondit : « mon père évitait toujours d'en parler, craignant qu'elle ne jouât en sa faveur dans sa carrière universitaire ». Je ne savais pas, non plus, que le frère d'Olivier, Roger Bloch, était mort à Auschwitz à l'âge de vingt ans, et que seuls mon professeur et sa sœur Geneviève échappèrent à la tragédie – c'est Jérôme lui-même qui m'en parla.

C'est qu'il y avait, chez Olivier Bloch, plus que la dignité d'un vrai professeur, d'un ex-élève de l'ENS de la rue d'Ulm, d'un brillant professeur agrégé de philosophie, d'un intellectuel communiste réfléchi et engagé : la discrétion et l'humilité. Une intégrité totale, aussi. Reprenons, pour comprendre cet aspect de sa personne, une de ses expressions citées plus haut : « il ignore la faute et la culpabilité, pour autrui, comme pour lui-même ». C'est là le fond d'une pensée, d'une sensibilité et de leur relation à la vie et à la mort. Faudrait-il ajouter que, sur un autre plan, c'est de ce même fond ou *re-pli* que provenait aussi

cet air d'humilité discrète chez un érudit polyglotte qui, non tenté par la vanité académique, préférerait se présenter plutôt comme historien de la philosophie que comme philosophe. Car, en un certain sens, c'est au risque de tourner le dos au philosophe que l'on peut être le *matérialiste*, – un subversif discret. D'un épicurisme réinterprété, transhistorique et peu courant, Bloch relie les deux bouts de la destinée du matérialisme, ses origines antiques et son actualité moderne, son côté replié de « jardin » et son côté engagé de « cours », défiant ainsi soi-même et la scène tumultueuse du monde.

Abdelaziz LABIB
Université de Tunis El-Manar

TROIS MOMENTS AVEC OLIVIER BLOCH

J'ai écrit ailleurs mon admiration pour le travail et la méthode d'Olivier Bloch. Ici, je voudrais évoquer trois moments qui m'ont frappé, à des décennies d'intervalle.

Une salle à Créteil au milieu des années 70. C'est Althusser qui m'y avait envoyé ; il m'avait fait lire l'article qu'Olivier Bloch avait publié sur *La Sainte Famille*, en me disant quelque chose comme : enfin une vraie recherche sur l'histoire du matérialisme, tu devrais aller à son séminaire. Cela tombait bien : je commençais à m'intéresser à cette histoire, et je découvrais les conflits autour de la figure de Spinoza et du « panthéisme » au XIX^e siècle. Je m'y rendis donc. À la première séance, il était question du docteur Rochoux, auteur en 1839 d'un mémoire au matérialisme intransigeant en réponse à un concours de l'Académie des sciences morales et politiques sur l'évaluation du cartésianisme – mémoire évidemment condamné dans le rapport de Damiron sur le concours (le prix fut attribué à Renouvier et Bouillier) ; Bloch avait écrit à l'Académie, obtenu la levée de l'anonymat, étudié le texte et ses arguments et montrait comment se constituait là une alternative gassendiste au spiritualisme de Victor Cousin. C'était une manière de

faire de l'histoire de la philosophie tout autre que celle qui consistait à reconstituer l'architecture des seuls grands systèmes reconnus par l'Université. Et cela caractérisait l'atmosphère du séminaire où l'on traitait de choses que l'on n'abordait guère alors à la Sorbonne. Il y avait là Marcel Conche, qui parlait de la tradition épicurienne, Jacques Moutaux (dont plus tard Olivier Bloch rassembla dans une édition posthume les écrits sur le travail, le matérialisme et l'art), Georges Lantéri-Laura, qui étudiait l'histoire de la phrénologie. Un travail collectif, une autre manière d'aborder l'histoire concrète des idées.

Une salle à la Sorbonne, cette fois, en 1993 ou 94. Les temps ont changé : on peut y traiter du matérialisme, des libertins, des philosophies clandestines. Olivier Bloch et moi faisons passer ensemble des oraux de DEA à des étudiants qui suivent nos deux séminaires (le sien désormais à Paris I, le mien à l'ENS de Fontenay). Je suis frappé par le mélange de rigueur et de bienveillance de ses questions. Il encourage les jeunes étudiants à se lancer dans la recherche, il leur propose d'éditer des manuscrits clandestins, et il les publie. Ce n'est pas si courant à l'époque. Un jour une scène comique – une étudiante étrangère, à qui nous ne mettons pas la note qu'elle espérait, passe deux jours à négocier en venant dire à chacun d'entre nous que l'autre a accepté de remonter sa note – en vain ; finalement Bloch me raconte en souriant qu'elle est revenue le voir encore une fois pour lui dire qu'elle est la fille du préfet de police et qu'il finira en prison s'il met le pied dans son pays. L'histoire l'amuse. Je ne sais s'il pense déjà aux livres qu'il écrira sur Molière, mais cette façon de réagir avec humour à l'agressivité me paraît caractéristique.

Le travail à *La Lettre clandestine*. Son goût de la précision et de la nuance – de la différence significative. Je pense à une étude publiée dans le numéro de 2012, sur « Boyer d'Argens lecteur et citeur de Gassendi et de Bernier ». Alors que toute une part de la littérature hétérodoxe rédigée en français au XVIII^e siècle semble souvent coupée des textes latins du siècle précédent, Boyer au contraire s'appuie amplement sur Gassendi (et sur le texte français de Bernier seulement à titre de complément). Olivier Bloch suggère une explication : « à la différence de nombre de nos auteurs », Boyer « (en bon élève des jésuites ?) paraît maîtriser solidement » la langue latine. Ici, c'est donc la culture personnelle qui vient colorer la singularité d'un écrivain. Une hypothèse à vérifier, mais

typique peut-être d'une démarche qui cherche l'individualité même face à un courant d'idées où les matériaux semblent parfois anonymes et interchangeables.

Voilà : le sens de la découverte ; le sens de l'humour ; le sens de la différence. Trois facettes d'une personnalité.

Pierre-François MOREAU

IN MEMORIAM

Olivier Bloch nous a quittés le 18 novembre 2021, dans un monde profondément bouleversé par les conséquences sociales, politiques et, j'ajouterais, anthropologiques de la situation d'urgence sanitaire où nous sommes. Son dernier ouvrage, *Un bouquet de fleurs du mal. Anthologie de textes matérialistes d'Aristote à Marx* (Paris, Pocket), a paru en octobre 2019, à la veille de la pandémie. Ce livre en fait n'a pas eu la possibilité d'être présenté, discuté et apprécié dans sa véritable dimension de « testament » – comme continuation et conclusion de la courte synthèse, *Le Matérialisme*, parue aux PUF (« Que sais-je ? ») en 1985 [1995²] – d'un travail qui avait commencé avec la publication de *La Philosophie de Gassendi. Nominalisme, matérialisme et métaphysique* (La Haye, 1971) issue de la thèse sous la direction d'Henri Gouhier. Dès lors, Olivier Bloch a été directeur de l'UER de Philosophie de Paris 1 – Panthéon-Sorbonne de 1980 à 1983, du Centre de recherche sur l'histoire des systèmes de pensée moderne (CHSPM, aujourd'hui HIPHIMO), de 1983 à 1995 et fondateur/animateur des GDR sur l'histoire du matérialisme et sur la littérature philosophique clandestine des XVII^e et XVIII^e siècles. Je l'ai connu dans ce contexte, en 1990, à l'occasion du début de mes travaux de doctorat sous sa direction, à la Sorbonne, sur Diderot, le matérialisme et ses liaisons avec la « galaxie » philosophique et littéraire de la clandestinité (Diderot était du nombre) qu'Olivier Bloch a contribué à faire mieux connaître. Et il m'a fait le grand honneur de devenir un ami.

L'œuvre d'Olivier Bloch se distingue tant par l'originalité de la méthode d'approche philologique des problèmes de l'histoire de la philosophie que par l'*esprit critique* qui a animé sa recherche, visant à la redécouverte et à la réactivation productive d'une « tradition matérialiste » longtemps victime de condamnations trompeuses ou de l'oubli. Après la monographie tirée de sa thèse, l'activité d'Olivier Bloch s'était alors principalement axée dans la direction d'importants ouvrages collectifs et, en tant que grand organisateur de culture, dans la création de structures internationales de recherche, tels que le *Comité international pour l'inventaire des manuscrits philosophiques clandestins des XVII^e et XVIII^e siècles*. Les textes produits dans ces contextes ont été rassemblés par Olivier Bloch dans divers ouvrages collectifs importants, qui ont marqué l'histoire de la discipline ; et j'ai eu l'honneur de participer à certains d'entre eux : *Actes de la Journée Maupertuis* (Paris, 1975) ; *Images au XIX^e siècle du matérialisme du XVIII^e siècle* (Paris, 1979) ; *Le matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine* (Paris, 1982) ; *Spinoza au XVIII^e siècle* (Paris, 1990) ; *Spinoza au XX^e siècle* (Paris, 1993) ; *Les philosophies de la nature* (Paris, 2000) ; *L'idée de révolution : quelle place lui faire au XIX^e siècle ?* (Paris, 2009) ; *Philosopher en France sous l'Occupation* (Paris, 2009). Cette activité de directeur de recherche s'est accompagnée de l'édition d'importants manuscrits philosophiques clandestins (*Parité de la vie et de la mort. La Réponse du médecin Gaultier*, Paris-Oxford, 1993 ; *Lettres à Sophie. Lettres sur la religion, l'âme humaine et l'existence de Dieu*, Paris, 2004) et d'un engagement théorique parallèle pour reconsidérer certains aspects de la philosophie de Marx par rapport à l'histoire de la dichotomie idéalisme-matérialisme (« Marx, Renouvier et l'histoire du matérialisme », *La Pensée*, n° 191, 1977, p. 3-42).

Mais, finalement, le titre majeur de gloire littéraire et historico-philosophique d'Olivier Bloch consiste, à mon avis, dans les ouvrages sur le théâtre de Molière et la philosophie libertine et hétérodoxe de l'Âge classique. C'est sa dernière et plus importante contribution à la culture européenne et mondiale. Ces derniers travaux – ainsi que le recueil d'essais *Matière à histoires* (Paris 1997) – à savoir : *Molière/Philosophie* (Paris, 2000, que j'ai traduit en italien en 2002) et *Molière, comique et communication* (Paris, 2009, également traduit, en cours de publication¹¹),

11 Livres accompagnés de nombreux études et essais particuliers, publiés dans différentes revues.

ouvrent des perspectives importantes sur le statut de la philosophie elle-même aujourd'hui, à travers l'histoire des idées. La déclaration de Pascal citée par Olivier Bloch au début de son *Molière/Philosophie* (p. 7) indique la direction de cette philosophie hétérodoxe, libertine et profanatrice : « *Se moquer de la philosophie* », en tant que savoir séparé, spécialisé, académique, « *c'est vraiment philosopher* ». Ce « philosopher », ou le nouveau *philosopher* que recherche Olivier Bloch, se déplace vers les frontières entre les différentes activités historico-expressives de l'homme : la poésie, le théâtre, la littérature, la musique, la science, etc., en tant que *connaissances critiques*, interdisciplinaires et « intertextuelles ». La clé, ou l'« ébauche de clé » de ce travail est à rechercher dans l'activité poétique et littéraire de la seconde identité d'Olivier Bloch. C'est cet « Olivier Bardet » (<http://olivierbardet.free.fr/>, consulté le 10/03/2022), héritage de la période de la Résistance, qui nous a sauvé l'Olivier Bloch professeur d'Université, et nous a légué une œuvre philosophico-littéraire complexe – la dernière, par exemple : *Cynistres*, paru en octobre 2019 (Paris, Éditions Baudelaire)¹² – qui reste encore à découvrir.

Paolo QUINTILI
Université de Rome « Tor Vergata »

12 À titre d'exemples : « COMPARATISME. Au départ il y a deux sortes de religions, les religions à mystères, comme l'orphisme, et les religions à simagrées, comme le judaïsme. Le Génie du Christianisme, même dans la triste figure qu'en a plus tard redessiné Jean Calvin, est d'avoir opéré la synthèse des unes et des autres. L'Islam, lui, s'est contenté de remplacer les simagrées par des salamalecs. Mais il a conservé de son prédécesseur l'horreur du cochon, animal intelligent, et omnivore, comme l'homme, lui-même fait à l'image de Dieu. Aussi répugnent-ils l'un et l'autre à représenter le modèle ainsi que la copie ». « MÉTAONTOLOGIE. Être après, ou être avec ? En voilà une question, des questions, à en veux-tu en voilà ! Après l'être, avant l'être, qu'est-ce qu'il y a ? Avec l'être, sans l'être, qu'est-ce qu'il y a ? Être après l'être sans l'être ? Être avec l'être avant l'être, avant de l'être ? Etc. Être avant l'Être, nom de Dieu ! Et en avant la métaphysique ! Et après ? Métaonte ? Ça doit être une ancienne ville grecque, qui a perdu quelque chose ».

OLIVIER BLOCH
ET LA DÉFENSE DES *HOMMES TERRIBLES*

Lors de ma dernière rencontre avec Olivier Bloch, chez lui à Paris, fin janvier 2020, il me fit cadeau de ses livres récemment sortis des presses : *Un bouquet de fleurs du mal* et *Cynistes* celui-ci publié sous le nom de plume d'Olivier Bardet. J'ai repris dans les mains ces deux livres après la nouvelle de sa mort et j'ai retrouvé d'emblée dans les mots de ses dédicaces l'amitié dont je suis honorée et qui m'accompagne depuis l'essor de ma carrière scientifique. J'ai connu Olivier le 12 novembre 1976 à l'Université de Paris XII et c'était pour moi la première fois que je prenais la parole en public. C'était aussi mon premier voyage en France et l'occasion pour moi de mettre à l'épreuve l'éducation francophone reçue dès l'enfance car le soir on était chez lui, invité par sa famille avec d'autres chercheurs, comme bien de fois après au cours de ces années. Olivier Bloch était, depuis 1977, professeur en Sorbonne quand, deux ans après, je commençai à travailler sur la littérature clandestine sous sa direction et avec son soutien scientifique et personnel. À partir de ma thèse doctorale jusqu'aux nombreux colloques consacrés aux thèmes du matérialisme et de la littérature clandestine, qu'il a organisés et à certains desquels j'ai participé, une bonne partie de mon activité scientifique s'est développée sur le socle de son activité de directeur d'un centre de recherche où des étudiants, des jeunes chercheurs, des savants provenant des pays les plus divers et les plus lointains ont eu l'occasion de se rencontrer. C'était surtout l'occasion d'entrer en contact avec Olivier Bloch, de faire l'expérience de sa courtoisie et après recevoir de sa part des leçons de science, de dévouement au travail, de rigueur morale.

Cette attitude de maître patient et rigoureux et son aptitude à faire se rencontrer et travailler ensemble des chercheurs d'horizon différents, à l'occasion de colloques et journées d'étude, formaient un trait saillant de la personne d'Olivier Bloch en sa qualité de professeur. En tant que chercheur et savant, sa science va de la philosophie ancienne à l'âge classique et surtout au siècle des Lumières exploré en tous ses volets les plus cachés, de Marx à la philosophie française sous l'Occupation. À

ces thèmes, il a consacré des livres et des articles, des ouvrages collectifs qu'il a dirigés, si nombreux qu'il est impossible d'en faire mention ici.

Ce travail d'une vie a une profonde unité telle que, en quelques pages, l'avant-propos et l'introduction de son *Un bouquet de fleurs du mal* peuvent les résumer.

Le premier trait, c'est le choix d'étudier et de faire connaître la pensée de ces *hommes terribles* qui, au fil des siècles, se sont efforcés de ramener sur Terre ce qui était retenu au Ciel et dans l'invisible, comme le déclare Olivier Bloch en reprenant les mots de l'Étranger du *Sophiste* platonicien.

Le deuxième trait est l'unité des principes méthodologiques qui ont toujours guidé son travail : la prise en compte des textes dans toute la richesse de leurs dimensions, à savoir la littéralité étymologique, mais d'emblée les associations, les connotations, ce que les textes disent et font, leurs rapports avec les philosophes qui les ont écrits et avec leurs traducteurs et leurs usagers, même les plus *infidèles*, comme certains auteurs de la littérature clandestine auxquels Olivier Bloch a consacré une si grande partie de son travail, surtout à partir de la fondation du Comité International d'Initiative pour l'Inventaire des Manuscrits Philosophiques Clandestins en 1986.

L'attention aux textes, à leurs fonctions de communication est à la charnière de sa recherche de la philosophie *sous la philosophie*, dans des ouvrages qui ne sont pas des écrits philosophiques à proprement parler, mais relèvent d'autres domaines tels que la littérature, le théâtre etc., comme il a montré, par exemple, dans ses travaux consacrés à Molière. Il a trouvé ainsi, à mon avis, la façon de pratiquer une philosophie nouvelle et différente, moqueuse de soi-même dans les textes publiés sous le nom de plume d'Olivier Bardet.

À la mort à Auschwitz de ses parents, René et Odette, tous les deux avocats socialistes et militants de la Ligue des Droits de l'Homme, Olivier Bloch n'a pas répondu seulement par l'engagement politique, il a fui toute vengeance en opposant à la barbarie la civilisation du travail scientifique qui a été l'essence de sa vie professionnelle et personnelle.

Claudia STANCATI
Département d'études humanistes
Université de la Calabre

UN MOT DU JAPON

C'est dans la seconde moitié des années 1970, à une époque où le marxisme était encore influent dans les recherches historiques sur le matérialisme, que parut dans la revue communiste *La Pensée* un article intitulé « Marx, Renouvier, et l'histoire du matérialisme ». Cet article osait remettre en question de manière positive, à partir de documents, le fameux schème donné par le jeune Marx dans *La Sainte Famille*. En effet, selon ce qui était devenu un dogme dans l'historiographie marxiste de la philosophie, le matérialisme se situait au confluent de deux tendances : l'une française, provenant de Descartes, et l'autre anglaise, venant de Locke. L'auteur de l'article qui bouscula les choses était Olivier-René Bloch ; son approche philologique s'avéra déterminante pour beaucoup de chercheurs sur le matérialisme français, y compris moi-même, étudiant en maîtrise à l'époque, qui réussirent à se démarquer de ce schème stéréotypé de façon scientifique. Celui-ci, nous apprenait Olivier Bloch, avait été mis au point, non pas par Marx mais par Charles Renouvier, l'un des philosophes français les plus représentatifs du XIX^e siècle. Le jeune Marx avait tiré parti de cette explication, toujours d'après Olivier Bloch, à seule fin de critiquer « l'histoire critique du matérialisme français » de Bruno Bauer.

Cet article fit sensation dans le monde entier, même au Japon, et donna à tous une leçon très importante : celle de toujours garder la distance avec une idée établie par une autorité et pour ainsi dire figée, celle de savoir la mettre en doute, de la passer au crible de recherches positives en vue d'en tester la vérité. C'était la première fois que je rencontrais le nom d'Olivier Bloch, et ce fut à l'occasion de cette remarquable leçon méthodologique, si nécessaire à un chercheur débutant et tâtonnant dans ses études. Je découvris ainsi le grand chercheur à la fois engagé (marxiste) et prudent, se situant certes dans un certain camp mais ne manquant jamais d'employer de méthodes rigoureuses et solides pour étudier scientifiquement l'histoire intellectuelle.

En 1980, Olivier Bloch organisa à la Sorbonne une table ronde, « Le matérialisme du XVIII^e siècle et la littérature clandestine », point de départ, à son initiative, des recherches collaboratives et systématiques

sur la littérature clandestine. En même temps, au Japon, sous la direction de Kyô Nozawa démarra un cercle d'études sur un de thématiques proches de celles qui se déroulaient en France. Dans la seconde moitié des années 1980, je commençai à participer aux activités de ce cercle, et notamment à la lecture collective de certains textes clandestins. Au début des années 1990 prirent naissance à la fois la revue *La Lettre Clandestine* et la Collection « Libre pensée et littérature clandestine ». Dans le cercle dirigé par Nozawa, nous autres, chercheurs japonais, nous profitâmes de ces publications pour lire dans de nouvelles éditions critiques certains grands textes clandestins, et notamment *Parité de la vie et de la mort. La Réponse du médecin Gaultier*, texte édité par O. Bloch lui-même en 1993. J'écrivis deux articles sur *La Réponse*, l'un en japonais et l'autre en français, en 1995 et 1998, et présentai une communication sur le sujet au dixième Congrès international de la Société Internationale d'étude du XVIII^e siècle (SIEDS), qui se déroula à Dublin en 1999.

Quand l'ai-je rencontré pour la première fois ? Quand eut-il la gentillesse de m'inviter pour la première fois chez lui ? Je ne m'en souviens plus exactement... Ce qui est sûr, c'est que ma recherche sur *La Réponse* me conduisit chez le grand spécialiste qu'était Olivier Bloch à la fin des années 1990. Je me rappelle très clairement qu'il m'attendait devant la porte de son appartement avec un grand sourire accueillant. De quoi avons-nous parlé ? Je ne m'en souviens plus non plus. Je suppose qu'il s'agissait du matérialisme émergentiste de Gaultier que j'avais trouvé dans *La Réponse* grâce à l'introduction donnée par O. Bloch et que j'avais mis en avant aussi bien dans mes publications que dans ma communication. Je sais aussi qu'après cette première rencontre, j'ai continué à lui rendre visite régulièrement durant un certain temps, en fait à chaque fois que je me rendais à Paris. Et à chaque occasion, Olivier Bloch et son épouse m'accueillaient avec une hospitalité remarquable.

À l'automne 2001, Olivier Bloch accepta l'invitation de Mme Takako Tanigawa, Professeure à l'Université de Tsukuba, et se rendit au Japon dans le cadre d'échanges académiques. Consentant à ma demande, il donna à Nagoya une excellente conférence sur *La Réponse du médecin Gaultier*, dont le texte fut traduit ensuite en japonais et publié dans une revue renommée au Japon, *Sbisô*. J'eus le plaisir, à cette occasion, de lui faire découvrir le lendemain le quartier de Osu Kannon, quartier populaire et traditionnel, ressemblant au quartier de Asakusa à Tokyo. M. Bloch

trouva dans un magasin des kimonos pour dames et en acheta un pour sa femme, qui l'attendait à Paris, montrant ainsi, comme toujours son amour pour sa femme et son intérêt pour la culture japonaise. Il m'avait alors demandé des conseils sur la manière de porter le kimono, que j'ai été malheureusement incapable de lui prodiguer...

Après l'avoir vu pour la dernière fois au Congrès international de la SIEDS à Graz, en Autriche, en 2011, des soucis personnels m'empêchèrent de lui rendre visite à nouveau en France. Mais je continuai à recevoir des réponses de sa part aux messages que je lui adressais, de temps à autre, à travers Facebook. J'étais à chaque fois heureux de découvrir ses réponses, car c'était certainement la preuve qu'il se portait assez bien pour écrire. Je pris ainsi l'habitude d'attendre à chaque fois un signe de sa part...

M. Bloch est parti et nous n'aurons plus de messages de lui, même sur Facebook... mais il nous a laissé des choses inoubliables : certainement, un grand sourire accueillant ; et, en tant que chercheur, l'importance de développer une attitude critique rationnelle, de ne pas se fier sans réserve aux vérités qui paraissent établies, ni aux autorités qui les soutiennent, mais à rechercher partout et toujours des preuves, et d'élaborer des hypothèses constructives permettant de mieux expliquer les systèmes de la pensée moderne, souvent clandestine...

Motoichi TERADA
Professeur émérite à l'Université de
la ville de Nagoya